

> La Cerisaie

d' ANTON TCHEKHOV

mise en scène GEORGES LAVAUDANT

23 janvier > 28 février 2004

Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier - Grande Salle



Photo : Patrick Faigenbaum

Les cent ans de *La Cerisaie*

samedi 31 janvier 2004

de 14h30 à 17h

Grande Salle

(programme détaillé : voir page 9)

> Service de Presse

Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier : Lydie Debièvre, Mélinca Pecnard
tél 01 44 85 40 73 - fax 01 44 85 40 56 - presse@theatre-odeon.fr

dossier également disponible sur <http://www.theatre-odeon.fr>

> Location 01 44 85 40 40

> Prix des places (série unique)
de 13€ à 26€

> Horaires

du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h.

> Odéon-Théâtre de l'Europe
aux Ateliers Berthier

8 Bld Berthier - 75017 Paris

Métro Porte de Clichy - ligne 13

(sortie av de Clichy / Bd Berthier - côté Campanile)

RE R C: Porte de Clichy (sortie av. de Clichy) - Bus : PC, 54, 74

> Le bar des Ateliers Berthier vous propose chaque jour,
1h30 avant le début de la représentation et après le spectacle,
une carte de vins choisis et une restauration rapide.

> La Cerisaie

d' Anton Tchekhov
mise en scène Georges Lavaudant

traduction André Markowicz et Françoise Morvan
décor et costumes Jean-Pierre Vergier
lumières Georges Lavaudant
son Jean-Louis Imbert

avec

Gaev Gilles Arbona

Iacha Eric Berger

Douniacha Elise Berthelier

Epikhodov Hervé Briaux,

Ania Laurence Cordier

Trofimov Olivier Cruveiller

Pichtchik Pascal Elso

Varia Aline Le Berre

Firs Philippe Morier-Genoud

Lioubov Sylvie Orcier

Lopachine Patrick Pineau

Charlotta Marie Trystram

et

Le chef de gare Jean-Marie Boëglin

Le passant Bernard Vergne

production : Odéon-Théâtre de l'Europe

> LA CERISAIE

Quatre tranches de temps réel, faussement simples. Une par acte et par saison. La symphonie nocturne et blanche, en quatre mouvements, d'un long adieu à la Cerisaie telle que chacun l'a aimée. Pour Lioubov, elle a la grâce gratuite de l'enfance, mais c'est là que son fils s'est noyé. Pour Lopakhine, elle vaut de l'or, mais il faut la détruire à la hache. Beauté stérile ou trésor à défigurer, chacun porte en soi sa Cerisaie. Et pour tous, l'avenir s'ouvre sur les décombres de son charme. Une « comédie » crépusculaire et lumineuse, le dernier chef-d'œuvre de Tchekhov.

Cette *Cerisaie*, voilà longtemps que Georges Lavaudant désire s'y mesurer. En 1980, au CDNA de Grenoble, les plus anciens membres de la future troupe de l'Odéon l'avaient déjà interprétée dans une mise en scène de Gabriel Monnet. Quelques années plus tard, Georges Lavaudant les dirigea au TNP de Villeurbanne dans un *Platonov* qui fut distingué par la critique. Depuis leur arrivée au Théâtre de l'Europe, Lavaudant et ses compagnons ont souvent songé à revenir à Tchekhov. En cette année du centenaire, ils passeront de sa première à son ultime pièce, créée en sa présence le 17 janvier 1904, le soir de son quarante-quatrième et dernier anniversaire.

La Cerisaie. Un verger d'une tendre blancheur, le précieux jardin d'autrefois, où passe encore à l'aube la silhouette maternelle. Mais aussi des cerises invendables et qui d'ailleurs ne viennent qu'un an sur deux. Un abri hors du siècle, soustrait à ses atteintes, un asile où "rien n'a changé": la vénérable armoire à livres y trône toujours dans la chambre des enfants ; le vieux Firs, quarante ans après, y regrette encore le temps du servage. Mais aussi un patrimoine grevé de dettes, négligé, déserté par sa propriétaire. Des fleurs sans prix, mais sans valeur. Un trésor inaliénable sans lequel Lioubov ne comprend pas sa propre vie, où son père, sa mère, son grand-père ont vécu avant elle, qu'à son retour de Paris elle retrouve après cinq ans avec une émotion intacte. Mais aussi le domaine où son fils de sept ans s'est noyé dans la rivière. Douze existences entrelacées : une mère, son frère et ses deux filles, quelques domestiques, un voisin, un étudiant, un fils de moujik entré dans les affaires nommé Lopakhine - mais aussi un état des lieux de la Russie tracé de main de maître, un an avant la première Révolution : une aristocratie qui s'enfuit, s'étourdit ou s'aveugle, une nouvelle bourgeoisie d'entrepreneurs qui poursuit son ascension. Quatre moments au fil des saisons, de la pleine floraison de mai sous le brouillard jusqu'aux troncs noirs et nus que la hache commence à frapper sous un clair soleil d'octobre. *La Cerisaie* : chef-d'oeuvre d'un génie qui se savait proche de sa fin, et qu'il qualifia, non sans raison, de "comédie" - de fait, tous les ingrédients d'une satire sont là, bien visibles, et pourtant un même halo de compréhension silencieuse enveloppe tous les personnages, comme si émotion et détachement ne se laissaient plus distinguer. Une célébration du temps, des passés et des avenir plus ou moins illusoire que chacun emporte avec soi, un dernier hommage à la beauté vouée à disparaître, un salut à la mort qui rôde, adressé avec un certain sourire qui n'est pas seulement d'ironie - après tout, qu'y aurait-il là qu'il faille prendre au tragique ? Un poème aux reflets insaisissables, dont l'approche exige une grande délicatesse : mélancolique sans complaisance, d'une sombre légèreté, autour d'un jardin invisible et promis à la destruction.

Varia (*tout bas*) – Ania dort. (*Elle ouvre doucement la fenêtre.*) Le soleil s'est déjà levé, il ne fait pas froid. Regardez, ma bonne maman, quels arbres merveilleux ! Mon dieu, l'air pur ! Les étourneaux qui chantent !

Gaev (*il ouvre une autre fenêtre*) – La cerisaie est toute blanche. Tu n'as pas oublié, Liouba ? Cette longue allée qui va tout droit, tout droit, comme une ceinture tendue, elle brille dans les nuits de lune. Tu te souviens ? Tu n'as pas oublié ?

Lioubov Andreevna (*elle regarde la cerisaie par la fenêtre*) – O mon enfance, ma pureté ! C'est dans cette chambre d'enfants que je dormais, c'est de là que je regardais la cerisaie, le bonheur s'éveillait avec moi, tous les matins, et elle était exactement comme aujourd'hui, rien n'a changé. (*Elle rit de joie.*) Blanche, toute blanche ! O ma cerisaie ! Après l'automne humide et sombre, après les neiges de l'hiver, tu es jeune à nouveau, tu es pleine de bonheur, les anges du ciel ne t'ont pas quittée... Si je pouvais ôter de ma poitrine et de mes épaules cette lourde pierre, si je pouvais oublier mon passé !

Gaev – Oui, et cette cerisaie, on la vendra pour dettes, aussi bizarre que cela puisse paraître...

Lioubov Andreevna – Regardez, notre pauvre maman qui marche dans la cerisaie... en robe blanche ! (*Elle rit de joie.*) C'est elle.

Gaev – Où ça ?

Varia – Dieu vous pardonne, ma bonne maman.

Lioubov Andreevna – Personne, une vision. A droite, en tournant vers la tonnelle, ce petit arbre blanc qui penche, il ressemble à une femme...

La Cerisaie, Acte I
(trad. A. Markowicz et F. Morvan, Actes Sud, coll. Babel, 2002, pp. 31-32)

L'extrême précision – qui fait que tout est dans tout et peut résonner – est ce qui rend Tchekhov difficile à traduire, difficile à jouer, l'interprétation étant, de quelque façon qu'on l'envisage, obligée de se fier aux indices qui laissent déceler le réseau sous-jacent. Signifiant par opposition ou complémentarité, chaque détail offre une perception du même par l'autre et de l'ensemble par la distorsion légère qui ouvre un jour où tout se laisse entrevoir à neuf : ainsi la bougie allumée dans la blancheur d'avant-aube, et l'attente, la tension exprimées par cette blancheur d'un printemps froid avant l'aube, tout se correspondant avec une rigueur de peinture chinoise. Ce n'est pas seulement un art chinois par les thèmes mais aussi par la manière de faire. On voit dans la correspondance que Tchekhov pense à la pièce pendant trois ans, prenant des notes, saisissant des phrases, mais sans rien fixer, laissant le travail se faire et se bornant à différer, jusqu'au moment de se placer, comme le peintre chinois, devant la page blanche et de tracer en quelques traits précis, aussi rapidement que possible, une œuvre dont l'essentiel sera la manière d'agencer le vide et de lui donner sa force de plénitude. [...] Prévu pour durer un mois, le travail s'allonge du printemps à l'automne, comme l'action de la pièce elle-même. Bien qu'il ne se plaigne jamais de la maladie, Tchekhov sait bien qu'il est en train de mourir, et peut-être est-ce sa mort qu'il met en scène, comme on a pu le dire, mais il ne déplore rien que la lenteur, et seulement parce qu'elle risque de l'amener à gâcher : alourdir le trait, perdre le rythme, perdre cette cohérence de peinture chinoise qui fait que tout est juste qui vient porté par l'élan.

C'est aussi ce que dit la lettre à Stanislavski, résumant la pièce en donnant d'abord la blancheur pour clé. Une fois le thème de la blancheur posé, aussi essentiel que le chant proche et lointain de l'oiseau qu'on ne nomme jamais, tout se constitue dans la continuité – les fleurs, les robes, l'avant-aube et la bougie allumée dans la blancheur du petit jour, les paroles blanches, la fatigue, et le papier peint de la chambre des enfants, la chambre blanche et la chambre mauve, la pureté, l'enfance enfermée dans la brume ensoleillée de la Cerisaie, avec ses arbres blancs qui sont des fantômes, ces arbres qui sont des femmes, arbres splendides, et stériles, voués à ne jamais porter de fruits : le gel, la gelée blanche, les cerises de toute façon infructueuses, les gants blancs de Firs pour servir le café – le blanc couleur de deuil en Chine, le demi-deuil du mauve, et cela pris sous le ciel étincelant d'un printemps froid.

La blancheur désignée sous toutes ses variables possibles mène toujours à percevoir la vie dans son enfance de mort, légèrement raidie, empesée, légère comme les étoffes ou les fleurs de cerisier. Et c'est la plénitude saturée, mousseuse, euphorique du blanc qui montre d'avance, silencieusement, par le simple contraste, la maison creuse, et vouée au vide.

Françoise Morvan
Autour de La Cerisaie
(postface à *La Cerisaie*, trad. A. Markowicz et F. Morvan,
Actes Sud, coll. Babel, 2002, p. 193-194)

> LA CERISAIE

... Je ne me sentais pas bien, à présent j'ai ressuscité, ma santé s'améliore, et si je ne travaille pas encore à l'heure actuelle comme je le devrais, c'est la faute au froid (il fait 11 degrés dans mon bureau), à la solitude et à la paresse, laquelle est née en 1859, c'est-à-dire un an avant moi. Néanmoins, je compte me mettre à la pièce après le 20 février, et l'avoir finie pour le 20 mars. Dans ma tête, elle est déjà toute prête. Elle s'appelle *La Cerisaie*, en quatre actes, au premier acte, on voit des cerisiers en fleur par la fenêtre, un jardin entièrement blanc. Et des dames en robe blanche. Bref, Vichnevski va beaucoup rire – et, bien sûr, sans savoir pourquoi.

Il neige...

Tchekhov : lettre à Stanislavski du 5 février 1903

(trad. A. Markowicz et F. Morvan, in *La Cerisaie*, Actes Sud, coll. Babel, 2002, pp. 138)

Anton Pavlovitch Tchekhov

Il naît le 17 janvier 1860 à Taganrog (Crimée), un an avant l'abolition du servage. Son père, un modeste marchand, descend d'ailleurs d'une famille de serfs. Quand sa famille, ruinée, part pour Moscou, Anton Pavlovitch reste seul à Taganrog, où il termine ses années de lycée comme pensionnaire. De 1879 à 1884, il fait sa médecine à Moscou tout en publiant des contes dans différentes revues (un premier recueil paraît en 1886 sous le titre *Récits divers*). Peu à peu, Tchekhov se libère des conventions un peu étroites du récit humoristique. En 1888 paraît *La Steppe*, en même temps qu'une première pièce à succès, après plusieurs tentatives infructueuses : *Ivanov*. Dès lors, l'existence de Tchekhov ne paraît plus marquée par aucun événement exceptionnel, si ce n'est un long voyage qui le conduit au bagne de l'île Sakhaline. Mais le plus clair de son existence est consacré à une oeuvre qu'il compose dans sa propriété de Mélikhovo, non loin de Moscou. Atteint de tuberculose, il doit cependant faire de fréquents séjours en Crimée, en France, en Allemagne. Vers la fin du siècle, Tchekhov semble se rapprocher de la gauche. C'est ainsi qu'il démissionne de l'Académie, qui, après avoir nommé son ami Gorki parmi ses membres, était revenue sur son vote à la demande du gouvernement. Par ailleurs, le succès de *La Mouette* mise en scène par Stanislavski rassure Tchekhov sur ses talents dramatiques, alors que la chute de cette même pièce, quelques mois plus tôt, l'avait fait douter. Coup sur coup, il écrit alors *Oncle Vania* (1899) et *Les trois soeurs* (1900). **En janvier 1904, il assiste à la première de *La Cerisaie*.** Quelques mois plus tard, il meurt en Allemagne. Sa femme, Olga Kniper, l'entend murmurer « Ich sterbe », puis réclamer une coupe de champagne.

Les cent ans de *La Cerisaie*

samedi 31 janvier 04, de 14h30 à 17h, Grande Salle

> *Tchekhov, le témoin impartial* :

Film de Jacques Renard et Georges Banu (Ina / Arte)

une invitation à découvrir la pensée de Tchekhov à partir de ses lettres, véritable bréviaire esthétique d'un auteur qui conseillait à tout écrivain : «donne aux hommes d'autres hommes, pas toi». Le film comprend une biographie, des extraits de spectacles, des entretiens avec les metteurs en scène Peter Brook, Giorgio Strehler, Peter Stein, Matthias Langhoff et le traducteur André Markowicz.

> *L'Europe des Cerisaies* :

le dernier chef-d'œuvre de Tchekhov a inspiré des spectacles décisifs qui ont marqué le théâtre européen. Un parcours en diapositives retrace la carrière de *La Cerisaie* depuis ses origines. Noms connus et noms à découvrir en signent les mises en scène.

> *Le théâtre et le verger, une parabole de la crise* :

Rencontre avec Georges Banu, Georges Lavaudant et Daniel Loayza

Ecrite au carrefour de deux siècles – le XIX^{ème} qui s'achève et le XX^{ème} qui débute –, *La Cerisaie* se tient dans l'intervalle entre l'effondrement des valeurs, l'avènement du nouveau, l'ouverture de l'utopie. Ne peut-on pas y reconnaître aussi les symptômes d'une autre crise – celle qui menace l'art théâtral ? Comment y faire face ? Question de survie lorsque la menace pointe sans perspective de réponse. Elle impose d'interroger aujourd'hui ce lien en forme de défi qui noue le théâtre et *La Cerisaie*.

Entrée libre.

Réservation et renseignements : 01 44 85 40 68